FEUILLETON DU SAMEDI

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN.

TROISIÈME PARTIE. — L'HOTEL DES NÈFLES.

I. — L'INTENDANT.

(Suite)

Puis il sortit lui-même de l'hôtel en emportant avec lui toutes les clefs.

Pendant le reste de ce jour et pendant la journée du lendemain il fut absent, et l'hôtel resta solitaire et abandonné comme avant sa restauration.

Enfin, la nuit qui suivit le second jour, et vers une heure du matin, une voiture sans armoiries, traînée par deux vigoureux chevaux, s'engagea dans la rue et s'arrêta devant une porte secrète de l'hôtel de Nèfles.

II. — LES OUVRIERS

Le cocher était seul sur son siège, comme la coutume, aucun laquais ne se tenait debout sur le marchepied de derrière.

Une main sortit de la voiture et ouvrit la portière, du côté qui touchait presque à la muraille. Puis l'individu auquel appartenait cette main sauta lestement sur le pavé, sans toucher au marchepied.

On eût pu voir alors un faible rayon jaillir de l'ame d'une lanterne sourde et se diriger vers la porte secrète. Le visiteur nocturne chercha et trouva l'entrée microscopique d'une serrure dans laquelle il introduisit une petite clef.

La porte s'ouvrit.

Ceci fait, le personnage dont il s'agit revint auprès de la voiture.

—Messieurs,—dit il avec la plus extrême politesse,—voulez-vous vous donner la peine de descendre.

Deux hommes descendirent successivement en effet, mais avec une extrême lenteur et, pour ainsi dire, à tâtons.

Ceci s'explique. Ces deux hommes avaient la figure entièrement cachée par des masques de velours noir, dans lesquels, soit oubli, soit intention, on n'avait pas pratiqué de trous pour les yeux.

L'un de ces hommes portait sur l'épaule droite un grand sac de cuir qui semblait très lourd, et duquel s'échappait un bruit de ferrailles.

—Venez,—dit le personnage à la lanterne.

Et, prenant par la main ses deux compagnons, il leur fit franchir le seuil de la petite porte qu'il referma avec grand soin derrière eux.

On entendit aussitôt au dehors le bruit de la voiture qui s'éloignait rapidement.

L'inconnu (lequel, par paranthèse, n'était autre que l'intendant du gentilhomme étranger, mis par nous en scène dans le précédent chapitre) reprit les deux hommes par la main, et leur fit faire, dans le jardin, une quantité de tours et de détours, de façon à leur persuader qu'ils parcouraient un chemin considérable, tandis qu'en réalité ils tournaient dans un espace de moins d'un demi-arpent.

Enfin cette promenade dut avoir un terme. L'intendant et ses compagnons franchirent ensemble les marches d'un large perron tout embaumé de vases de fleurs. La porte du vestibule fut ouverte à l'aide de l'une des clefs d'un trousseau assez volumineux, et les trois hommes pénétrèrent dans ce vestibule.

Cette première pièce était d'un bon style et d'un grand caractère, sévère et gracieux à la fois.

Les boiseries qui recouvraient les murailles étaient à deux teintes blanche et gris pâle.

Un grand lustre de cuivre, à vingt-quatre branches, pendait au plafond.

Huit statues de marbre blanc, représentant des nymphes et des déesses, appuyées contre les panneaux et supportées par des piédestaux de marbre vert, étaient couronnées de corbeilles remplies de fleurs naturelles. Entre les statues, de grands vases d'une forme charmante étaient également remplis de fleurs.

L'atmosphère de ce vestibule était embaumé comme celle d'une serre.

L'intendant ouvrit une des quatre portes hautes et larges qui donnaient dans le vestibule.

Il introduisit ses compagnons dans une antique chambre, ou salon d'attente, simplement meublé de larges banquettes de velours rouge à crépine d'or. Il leur fit traverser deux salons, meublés avec un luxe si grand, qu'il nous faudrait vingt pages de description pour en donner seulement une idée imparfaite à nos lecteurs.

Or, vingt pages de description !

Rien que d'y penser, nous frémissons... et nul doute que nos lecteurs en fassent autant.

Imitons l'intendant de l'Hôtel des Nèfles et ses compagnons, passons.

Aux deux salons que nous n'avons pas décrit et pour cause, succédait une sorte de boudoir.

Là, nous sommes bien forcés de nous arrêter, car ceux que nous suivons s'arrêtent.

Ce boudoir était de forme octogone et d'assez grande dimension. Des panneaux de tapisseries de Gobelins, représentant des scènes mythologiques, du goût le plus amœroétique et cependant sans trop d'indécence, s'encadraient dans chacun des huit pans du boudoir entre des moulures blanches et or, du travail le plus précieux et le plus fini.

Le pinceau d'un grand artiste avait jeté à profusion, dans la fresque du plafond, les chairs roses et grassouillettes, les blanches épaules, les gorges saillantes, les longues chevelures éparses ruisselant, brunes et blondes, sur des peaux de panthère, des thyrses et des pampres.

Les satyres à pied fourchu et les petits amours tout nus ne faisaient pas défaut, comme bien on le pense.

Tout cela représentait un bacchanale quelconque.

Les deux grand *sofas*, les fauteuils et les *poofs* étaient en bois sculpté et doré, à formes gracieusement contournées, et recouverts en tapisseries pareille à celle des panneaux.

Un immense miroir de Venise, dans un cadre d'ébène incrusté d'argent, s'inclinait au dessus de la cheminée, et la prodigieuse épaisseur de son cristal limpide et taillé en biseau, renvoyait des éclairs vifs et de fugitives lueurs, comme les arêtes d'un diamant.

La pendule, les candélabres et les coupes étaient en porcelaine de la manufacture royale de Sèvres.

Bergers galants, bergères coquettes et montons blancs s'entrelevaient et papillonnaient avec un incomparable entrain et une affecterie délicieuse.

C'était joli !... joli !... joli !...

Les tapis de la Savonnerie, de haute lisse, semblaient reproduire, comme en une glace fidèle, les contours et les vives couleurs de la fresque du plafond.

Là encore s'étalait une joyeuse bacchanale ; on marchait sur Bacchus et sur Erigone, sur les faunes et sur les argipans.

C'était aussi gracieux et tout aussi gai qu'un boudoir blanc et rose, et, comme on voit, beaucoup plus riche.

L'intendant et les deux hommes qu'il avait amenés jusque-là, s'arrêtèrent, avons-nous dit. L'intendant ouvrit tout à fait sa lanterne sourde et alluma, les uns après les autres, toutes les bougies des candélabres. Les merveilles du boudoir aux tapisseries apparurent alors distinctement.

On vit, de plus, dans le fond de la pièce, une petite table chargée de provisions de bouche, pain, jambons, pâtés, volailles, et une douzaine de bouteilles de vin.

Les verres, les cristaux, les assiettes, les fourchettes et tous les accessoires d'un repas se trouvaient là également en grande quantité.

—Messieurs,—dit l'intendant,—nous sommes arrivés.

—Alors,—demanda l'un des deux hommes,— nous pouvons ôter nos masques ?

—Je vais moi-même en dénouer les cordons.

Ceci fut fait, et les masques, en tombant, laissèrent à découvert deux bonne figures, franches et loyales, véritables types du visage du jeune ouvrier parisien.

Ces deux hommes étaient en effet des ouvriers.

Ils jetèrent un regard ébloui aux splendeurs qui les entouraient.

—Ah ! fieltre !... c'est soigné ici !... Dites donc, monsieur, votre bourgeois est un particulier bien meublé... c'est plus beau que chez le roi !...

—Mon maître est un seigneur fort riche,—répondit l'intendant,—ceci est la plus simple pièce de sa maison de campagne ; si vous voyiez son hôtel à Paris, c'est tout autre chose.

—Ah ! fieltre !... ah ! fieltre !... répéta de nouveau l'ouvrier avec plus d'énergie que la première fois.

Puis il ajouta :

—Et vous dites, monsieur, que nous sommes dans les environs de Ville-d'Avray ?

—Oh ! un peu plus loin. Vous avez vu que nous avons mis un certain temps pour venir, et pourtant les chevaux marchaient bien.

—Enfin, que nous soyons à Ville-d'Avray ou ailleurs, ce n'est pas là notre affaire... on nous paye pour ne pas savoir où nous sommes. Que nous soyons donc à Pantin ou à Saint-Cloud, je m'en moque ! Où est l'ouvrage ?

—Je vais vous le montrer ; mais, d'abord, ne voulez vous pas vous rafraîchir.

—Nous sommes trop polis pour refuser de boire un coup de n'importe quoi à votre santé.

L'intendant les conduisit auprès de la table.

—Mangez et buvez,—leur dit-il,—tout ceci est pour vous...